

PASCAL RUTER

# CUTLINE



**[www.actes-sud-junior.fr](http://www.actes-sud-junior.fr)**

Éditeur : François Martin assisté de Fanny Gauvin.

Directeur de création : Kamy Pakdel.

Conception graphique : Christelle Grossin.

Maquette : Catherine Fantini.

Photographie © franckreporter

© Actes Sud, 2019

ISBN 978-2-330-12370-3

*Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.*

PASCAL RUTER

**CUTLINE**  
THELINE

ACTES SUD junior



# PREMIÈRE PARTIE

15 SEPTEMBRE 2002

*San Domingo, capitale du San Puerto, Hôtel Continental.*

Malgré l'heure très matinale, à peine 6 heures du matin, la ville bourdonnait déjà comme une ruche : klaxons, vrombissements de moteurs, sirènes de police, crissements de freins, cris des vendeurs de journaux.

Dans la chambre 32, Roberto commençait à perdre patience. Le jeune garçon pesait de tout son poids sur sa valise pour tenter de la boucler, mais rien à faire, elle continuait à bâiller : trop de souvenirs de toutes sortes entassés au fil des dix jours. La veille, Roberto avait eu beau distribuer presque toutes ses affaires pour libérer de l'espace, faisant ainsi des heureux dans la population locale, la place n'était toujours pas suffisante.

– C'est pas vrai, pesta-t-il, j'y arriverai jamais !

Rachel surgit dans l'encadrement de la porte de la chambre. Sa grimace d'impatience cachait mal son sourire amusé.

– Roberto, dépêche-toi ! Ils nous attendent tous en bas. Emilio commence à s'impatienter, mon vieux ! Mais c'est pas vrai, t'es à peine habillé ! T'en rates pas une, p'tite tête.

– J'y peux rien, *chérie*, gémit Roberto, regarde, ça tient pas !

– Tu m'étonnes ! lança Rachel. Quel bazar ! Et arrête de m'appeler chérie.

– D'accord, chérie.

Des poteries, des pendentifs bon marché, des bijoux de pacotille, toutes sortes d'étoffes bariolées étaient entassés dans la valise.

– Tu te recycles dans la contrebande, ou quoi ?

– Heureusement que je me suis pas fait avoir. J'ai pris que des trucs de valeur. Pas des attrape-touristes !

– Ouais, tu parles... T'es le genre bon client.

– T'as vu comme je marchandais ? Je suis dur en affaire !

– Je t'avais dit de te calmer avec les souvenirs. Allez, faut se magner ! Tu verrais la gueule que tire Gillian !

– Oh, lui, de toute façon le sourire, c'était en option. Et c'était trop cher pour ses parents.

– Si tu veux mon avis, lui dis pas ça comme ça, ou tu resteras au San Puerto, et en pièces détachées. Plus que

quelques heures et tu n'auras plus à le supporter. Si on ne rate pas l'avion... En attendant, laisse-moi t'aider.

Rachel s'assit sur la valise, à côté de Roberto. Elle était légèrement plus grande que lui.

– Avec tout ce qu'on a bouffé depuis dix jours, dit Rachel, ça devrait le faire...

– Fais-toi bien lourde, ma grosse.

– Tu sais parler aux femmes, toi.

Le jeune garçon éclata de rire et cogna son épaule contre celle de Rachel pour lui faire perdre l'équilibre.

– Arrête ! cria la jeune fille, c'est pas possible, merde, t'as quel âge, Berto ?

– Z'ai trois ans, répondit Roberto en imitant la voix d'un bébé. Et m'appelle pas Berto !

Mais bientôt, profitant d'une seconde où la valise semblait céder, le garçon actionna les fermetures en inox.

– Ça y est ! Victoire ! Je ne sais pas ce que je ferais sans toi, ma vieille.

– Ma grosse, ma vieille, je préférerais encore chérie.

– Ah ! Tu vois...

– Allons-y ! dit Rachel. J'ai quand même pas tellement envie de rater l'avion. Habille-toi en vitesse. Tiens !

Elle lui lança le pantalon et la chemise qui étaient restés sur son lit.

– Il part à quelle heure, déjà ? demanda Roberto.

– 10 heures.



– Putain, nous réveiller si tôt pour 10 heures. Un coup de Gillian, ça. Toujours la trouille d'être en retard. Toutes ses manies, je les regretterai pas !

– OK, ça va, laisse couler un peu.

– C'est pas toi qui partageais sa chambre. Ce qu'il a pu me gonfler avec ses obsessions. Sa brosse à dents, ici et pas là. Les chaussures bien alignées. Tu sais quoi ? Des fois, il se relevait pour vérifier que ses chaussures étaient bien l'une contre l'autre. Je te jure !

– Je m'en fous. On a du trajet...

– Tu parles ! Trente kilomètres en quatre heures, je crois qu'on a une certaine marge.

Rachel replaça sa mèche qui lui tombait devant les yeux, vérifia que sa barrette tenait bien ses cheveux en queue de cheval et haussa les épaules.

– Tu oublies qu'on est au San Puerto, pas à Paris. T'as pas encore compris comment ça fonctionne, ici ? Ton pantalon, maintenant... Tu veux que maman te l'enfile ?

Roberto se tortilla pour se glisser dans son jean en laissant échapper des bouffées de rire.

– Retourne-toi, je vais remonter ma braguette ! Je sais bien que t'en rêves, mais...

Rachel se contenta de lever les yeux au ciel, puis elle laissa son regard glisser vers la fenêtre. Derrière le store, le ciel était bleu. De ce bleu profond, inaltérable, parfait, qu'elle n'avait jamais vu qu'au San Puerto.

– Ce ciel bleu me manquera, murmura-t-elle.  
– Qu'est-ce que tu dis ? demanda Roberto en se plantant devant le miroir de sa chambre.  
– Rien, rien...  
– Passe-moi ma cravate, là, à côté de toi.  
– C'est bien ma veine, dit Rachel en se saisissant du ruban rouge. Tomber sur le seul mec de seize ans qui porte une cravate.  
– Quinze, s'il te plaît. Me vieillis pas.  
– Ouais, pour quelques jours, tu chipotes.  
Roberto passa la cravate autour de son cou. Tous les jours, il en avait arboré une différente, à pois, à rayures, mais toujours de couleurs vives.  
– Tu sais, dit-il, qu'une cravate ne doit en aucun cas faire plus de huit centimètres de large ?  
– Pourquoi ?  
– C'est comme ça. Au-delà, c'est jugé de mauvais goût. Bon, qu'est-ce qu'on choisit comme nœud aujourd'hui, chérie ?  
– Roberto, gémit Rachel, on est à la bourre, et on va se faire engueuler...  
– Humm humm... Nœud Windsor, demi-Windsor... ?  
– Le nœud coulant pour te pendre !  
– Tu me chronomètres ? Allez, s'il te plaît.  
Rachel comprit qu'il valait mieux se résigner. Impossible d'échapper à cette cérémonie de la cravate. Elle

donna le signal de départ d'une voix lasse et regarda la bande de soie passer et repasser entre les doigts de Roberto comme un serpent luisant.

– Fini ! dit le jeune homme. Combien ?

– Neuf secondes.

Roberto fit une moue déçue. Puis il s'observa dans le miroir. Il vit Rachel apparaître derrière lui.

– Tu te trouves belle ? demanda la jeune fille. Une vraie gonzesse !

Sous la moquerie, sa voix était attendrie. Roberto se retourna vers Rachel ; un large sourire fendait son visage. Ses lèvres étaient épaisses, ses dents d'une blancheur éclatante, sa peau sombre et totalement glabre, satinée comme celle d'un enfant. Au-dessus de ses yeux si délicats qu'ils semblaient maquillés se rejoignaient des sourcils touffus, en oblique.

– J'ai un truc à te demander, dit-il.

Son air grave arracha un sourire à la jeune fille.

– Quoi encore ? Quand tu prends cet air sérieux, je m'attends à tout.

– Non, non, c'est très sérieux.

– Bon, vas-y, crache-la, ta Valda. Si on rate l'avion, tu t'expliqueras avec les autres !

– Je suis plutôt pas mal, non ?

Elle en était sûre, mais une fois encore elle était tombée dans le panneau. Depuis toutes ces semaines qu'elle le côtoyait, elle n'avait jamais vu Roberto

vraiment capable de sérieux. En dehors des concerts et des répétitions où il se métamorphosait brusquement, son humeur joueuse et taquine reprenait toujours le dessus. Il était capable des pires pitreries, des sottises les plus saugrenues, des plaisanteries les plus grossières, même dans les circonstances les plus préoccupantes. Dès qu'il apparaissait quelque part, cette disposition d'esprit répandait autour de lui une espèce de jovialité contagieuse, une gaieté chaleureuse qui le rendait immédiatement proche et sympathique. En réalité, il était irrésistible. Et, partout où il passait, il attirait la compagnie.

Elle soupira.

– Ouais, pas mal.

– Si j'avais ton âge, tu te marierais avec moi ?

Il avait pris un air d'amoureux éploré.

– T'es pas mon genre, Robertino.

– C'est quoi, ton genre ?

– Mon genre, c'est les mecs qui ne ratent pas leur avion et qui ne font pas chier le monde. Tu saisis ? Si on reste cloués ici, je te jure que je te fais la peau, et...

– T'as vu ?

Roberto tenait entre ses doigts un cordon de cuir au bout duquel se balançait un bijou blanc qui semblait taillé dans de l'ivoire.

– Le principal, c'est elle. Je peux tout oublier, mais pas elle ! Paraît que c'est une vraie dent de loup.

– Ton amulette, tu me fais marrer avec ça.

– Tu te souviens des yeux de cette vieille Indienne...

On aurait dit qu'elle voyait en toi, au plus profond.

– Un truc pour les touristes dans ton genre. Enfin, si ça peut te faire plaisir. Et puis je...

Elle se retourna brusquement en direction du couloir. David venait d'apparaître sur le seuil de la chambre. Sa silhouette carrée semblait encore plus imposante dans l'étroit encadrement de la porte. Ses épaules touchaient presque chaque montant du chambranle. Une mèche de cheveux châtain lui barrait le front. Ses traits étaient reposés, et ses yeux ne portaient aucune trace de la nuit passée à fêter avec Emilio la fin de leur tournée.

– Qu'est-ce que vous foutez ? demanda-t-il. C'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

– Ouais, ça vient, ça vient, maugréa Roberto.

La valise était si lourde qu'il peinait à la soulever.

– Laisse, dit David, je vais te la porter, sinon on n'est pas partis.

– David, le bon Samaritain, murmura Roberto d'un air moqueur.

– Tu sais quoi, mon cher Robertino ? dit David en soulevant la valise. Un jour, je crois que je te casserai la gueule.

Il s'immobilisa soudain, les yeux fixés sur les pieds du garçon.

– Tu pars comme ça ?

– Eh ben quoi ?

– Tes grolles ! cria David en retenant une bouffée de rire. Tes grolles, bordel, où elles sont ?

– Je les ai données hier soir... J'ai oublié de vous le dire... Un pari idiot, avec un petit serveur... je les ai perdues. Des Nike toutes neuves... Tant pis, il bavait tellement devant. J'ai fait un heureux.

– Ton bon cœur te perdra, dit Rachel.

– Roberto, s'écria David, on va à l'aéroport, et on est en hiver. J'y crois pas !

– Presque au printemps.

Automne, hiver. L'inversion des saisons était une des choses qui les avait le plus frappés. Dix jours auparavant, ils étaient passés en quelques heures d'avion de la fin de l'été septentrional parisien à la fin de l'hiver austral. Et maintenant, ils n'arrivaient pas tout à fait à croire qu'ils allaient retrouver des arbres encore couverts de feuilles. Et le soleil doux de la fin de l'été parisien.

– Et alors ? lança Roberto. Quand on arrivera, on sera en été. Je téléphonerai à mon père d'une cabine tout à l'heure. J'en trouverai bien une à l'aéroport. Il viendra me chercher avec des chaussures.

– Alors, tu vas vraiment y aller pieds nus ? demanda David.

– En chaussettes ! dit Roberto. Sauf si tu me portes !

– T'as toujours réponse à tout, toi. Cours toujours !

– Et puis pour me fouiller, ça sera plus facile.

– T’as qu’à rentrer à poil, alors.

Ils éclatèrent de rire tous les trois en se dirigeant vers l’ascenseur.

– Je parie qu’il est en panne, déclara David en écrasant son index sur le bouton d’appel.

– Je sais pas vous, dit Roberto, mais moi j’en ai ma claque d’être fouillé en permanence. On a été fouillés pour le restant de nos jours.

– Pas faux, ricana Rachel. Je me demande même si ça va pas un peu me manquer, une fois en Europe.

– Tu nous vois arrêter les flics pour leur dire : “J’ai besoin d’être fouillé. J’ai l’impression que plus personne ne s’occupe de moi !”

– Bon, je crois que j’ai gagné mon pari, maugréa David. Ascenseur HS.

Ils allaient être quittes pour emprunter les escaliers.

– C’est bien un ascenseur du San Puerto ! renchérit Rachel. Détraqué. Tout est détraqué ici !

– Putain de pays ! pesta David en s’engageant dans la volée de marches.

– Dites pas de mal, dit Roberto, on s’est quand même bien marrés.

La valise de Roberto était si large qu’elle raclait contre le mur et se prenait dans les barreaux de la rambarde. Finalement, David la chargea sur une de ses épaules, vacilla un peu sous la charge.

– T’as mis un lama là-dedans ou quoi ? demanda-t-il.

– Quel homme ! Hercule ressuscité ! s'exclama Roberto.

– Arrête ! le coupa Rachel, c'est pas le moment.

Ils débouchèrent dans le hall de réception.

Gillian et Myriam les attendaient. Les courts cheveux noirs de la jeune fille se détachaient sur la colonne de marbre à laquelle elle était adossée. Gillian, lui, était assis sur sa valise, à l'écart. Quand il vit ses trois camarades surgir de la volée d'escaliers, il se leva aussitôt, comme propulsé par un ressort. Ses mâchoires étaient contractées.

– Déjà ? Je sais pas si vous êtes au courant, mais on a un avion à prendre.

Il frappait du bout de l'index contre le cadran d'une montre imaginaire.

– Allez, laisse tomber, dit David. T'affole pas, on va l'avoir, ton zinc.

– Ouais, j'espère. Je sais pas vous, mais je dois être à Paris demain, moi. Je reprends les cours à 8 heures.

– Nous aussi, dit David, qu'est-ce que tu crois ? Qu'on rentre pour glander ? On l'aura, je te dis.

– J'espère. Parce que sinon...

– Sinon quoi ? demanda Roberto.

Face à Gillian, il affichait un sourire faussement naïf mais réellement provocateur. On aurait dit qu'il prenait plaisir à fouetter l'animosité de Gillian toujours à fleur de peau.



Ils se dévisagèrent pendant quelques secondes.

– Sinon rien, lâcha Gillian d'un ton sec et coupant comme une lame de rasoir. Ah si, un truc. T'as l'air un peu con avec tes cravates.

Il s'éloigna.

David posa une main sur l'épaule de Roberto.

– Allez, dit-il, t'inquiète. C'est un ours.

– Un ours mal léché, oui.

Les instruments étaient déjà dans le coffre de la vieille Chevrolet Bel Air 1957 d'Emilio. À force d'obstination ce dernier avait même réussi à y caler le violoncelle de Rachel. Il avait rempli les multiples et fastidieuses obligations administratives. Car s'il était compliqué d'entrer au San Puerto, il était encore plus délicat d'en sortir. Et maintenant plus rien ne les retenait à l'hôtel.

Ni au San Puerto.

Les cinq jeunes musiciens étaient arrivés sur le territoire du San Puerto une dizaine de jours plus tôt. Un vol direct Paris-San Domingo les y avait amenés. Mais pour une raison qui leur échappait complètement, le retour promettait d'être plus compliqué, et ils devaient faire escale à Buenos Aires où ils prendraient place à bord d'un appareil d'une des lignes régulières qui reliaient la capitale argentine à Paris. Voilà un des coups tordus auxquels les avait habitués cette charmante petite république d'Amérique latine.

– Le San Puerto est un pays bien compliqué, leur avait dit Emilio. Mais attachant ! Tellement attachant qu'il ne vous lâche pas comme ça.

Et ils avaient pu s'en rendre compte tout au long de leur périple : barrages plus ou moins officiels, check-points par dizaines, militaires patrouillant en grappes dans toutes les rues, vérifications incessantes de leurs

bagages et tracasseries sans nombre. Tel avait été leur quotidien pendant leur séjour. Les agents du San Puerto semblaient avoir une imagination sans limite pour semer les embûches sur le trajet du visiteur, et ce qui devait être une gentille tournée musicale s'était souvent métamorphosé en un parcours du combattant.

Heureusement, Emilio veillait au grain. Il connaissait les mille et une combines pour échapper aux chicaneries qui les guettaient, tous les trucs pour couper court aux menaces et tentatives de racket. Il avait pour lui son uniforme de l'armée, mais surtout il était passé maître dans l'art d'emprunter les routes secondaires, les pistes à peine carrossables pour contourner les checkpoints les plus pointilleux. Et pour sortir quelques billets au bon moment. Son dévouement avait été sans limite, et pendant toute cette tournée il avait veillé sur eux comme un papa poule. Malgré cela, le moindre déplacement restait compliqué et ils n'avaient cessé de dégainer à tout-va leurs papiers d'identité, d'ouvrir les boîtes de leurs instruments ou de satisfaire aux exigences absurdement tatillonnes d'hommes en uniforme.

Avant leur voyage, ils ignoraient absolument tout du San Puerto. Ils étaient les cinq lauréats de ce concours organisé par les conservatoires d'Île-de-France et avaient, en cette qualité, eu la chance d'être accueillis dans ce pays pour cette tournée. Lorsqu'ils avaient

appris leur victoire, ils avaient tous eu le même réflexe : chercher sur un planisphère où se situait le San Puerto. Là, sur les contreforts est de la cordillère, un minuscule confetti.

Dictature ? Démocratie ? République ? Personne ne savait vraiment. Les droits de l'homme n'étaient manifestement pas la priorité des autorités du pays. Mais il n'en était pas moins vrai que ce programme d'échange culturel avec l'Europe constituait un gage important d'ouverture et de bonne volonté.

Dès les premiers jours, les jeunes gens s'étaient aperçus que tout ce qui était simple en Europe devenait un vrai sac de nœuds au San Puerto. Passer un coup de fil relevait de la performance et aucun des cinq jeunes musiciens n'était parvenu en dix jours à joindre sa famille. Pas d'internet dans les hôtels ou les cafés, non plus. Emilio leur avait expliqué que le réseau était réservé aux ambassades, aux diplomates et à quelques *happy few*, comme les généraux ou les hauts gradés dont, malgré son uniforme, il ne faisait pas partie.

À présent qu'ils étaient enfin installés dans la vieille Chevrolet vert pomme, une dernière épreuve les attendait : les embouteillages cauchemardesques du centre de San Domingo. Ils avaient fini par s'y habituer, à cette vieille Américaine, longue et plate, témoignage

de l'occupation américaine. Ils se demandaient par quel miracle elle avait pu rouler ainsi du nord au sud et d'est en ouest, sur toutes sortes de routes et de chemins sans jamais rendre l'âme tout à fait. Elle perdait de l'huile, son moteur fumait, elle calait sans arrêt. Emilio lui parlait comme à une fiancée au caractère difficile et changeant qu'il ne faut pas brusquer sous peine de la braquer définitivement. À l'occasion, il n'hésitait pas à dégainer sa trousse à outils et à plonger ses mains dans le cambouis. Mais le fait est qu'elle roulait. Avec un moteur Ford, une boîte de vitesses Cadillac, un embrayage Chrysler et un carburateur Renault, mais elle roulait. Il faut dire que les hommes du San Puerto étaient devenus experts dans l'art de prolonger la vie des vieux véhicules laissés par milliers par les Américains. De vrais magiciens. C'était même là un de leurs loisirs favoris. Presque un sport national.

Impossible d'avancer. La Chevrolet était prise au milieu d'autocars auxquels des essaims de voyageurs s'accrochaient de façon téméraire.

– Il y a eu une attaque en dehors de la ville, informa Emilio. Juste ce matin. Il va y avoir de nouveaux barages.

Aux différents carrefours, des patrouilles de militaires scrutaient en effet la circulation, mitrailleuse en travers du ventre.

– On va avoir notre avion ? demanda Gillian.

Il passa mécaniquement sa main dans ses cheveux, et les autres percevaient toute son irritation dans ce geste auquel ils s'étaient habitués.

– Seul l'avenir nous le dira ! répondit Emilio, l'œil amusé.

Il ne s'énervait jamais, quelles que soient les embûches qu'il avait à affronter.

– Cool, Gillian, cool, reprit-il. Détends-toi. Ce soir, t'es chez toi.

– Putain de pays, murmura le garçon. Je le déteste ! Si je ne suis pas au lycée lundi, je vais être dans la merde.

– Moi, tu vois, dit Roberto, ça me dérangerait pas trop.

– Ouais, dit Gillian, toi évidemment... C'est facile pour toi. T'es en seconde. En Maths sup, tu rates un cours et t'es cuit.

– On sait, murmura Roberto, on sait que t'es une grosse tête !

Un jeu de mots facile lui brûlait la langue mais il se retint.

Emilio freina brusquement et lâcha par la fenêtre un chapelet d'insultes auquel l'autre conducteur répondit par un doigt fièrement dressé suivi d'un sourire amusé et complice. Emilio lui adressa en retour un signe amical de la main. Un des points positifs de ces difficultés était d'avoir établi une sorte de complicité

bienveillante et ironique entre les citoyens. Puisqu'il n'y avait rien à faire contre les tracasseries, autant en rire tous ensemble !

Enfin la Bel Air parvint à s'extraire du centre-ville. La circulation devint relativement fluide. Des bâtiments modernes, mornes, semblables à ceux de toutes les banlieues du monde, formaient une sorte de tunnel sombre de chaque côté de la route. Puis le véhicule traversa un quartier plus cossu dont les bâtiments étaient tous d'une architecture coloniale assez bien conservée, grâce à un vaste projet mis en place par l'Unesco.

– C'est ici que vivent les diplomates étrangers, expliqua Emilio. Quelques ministres aussi. Le quartier est gardé jour et nuit.

– Évidemment, marmonna Gillian, le peuple, lui, il peut crever. Partout pareil.

Puis le véhicule s'engagea sur une autoroute, se balançant mollement sur ses amortisseurs. Le revêtement était si dégradé qu'Emilio devait imposer à ses voyageurs de brusques embardées pour éviter les nids-de-poule.

En dix jours les jeunes gens avaient réussi à s'habituer à beaucoup de choses : à la nuit qui tombe si vite et si tôt, à la lune renversée dans le ciel de velours, à la nourriture épicée, aux perpétuelles vérifications, à l'ambiance plombée comme si une catastrophe guettait le pays, mais pas à la conduite d'Emilio, qui restait un

sujet d'étonnement et de perplexité. Il fonçait à toute allure, levait les mains de son volant en permanence pour régler la radio, se recoiffer ou désigner des curiosités du paysage, et regardait devant lui uniquement lorsqu'il n'avait rien de plus urgent à faire.

Les constructions se firent de plus en plus rares, laissant la place à d'immenses panneaux de propagande plantés sur des terrains vagues et vantant les mérites de la révolution populaire qui, une quinzaine d'années plus tôt, avait chassé les Américains. Ce qui n'empêchait d'ailleurs pas les publicités pour Coca-Cola de fleurir un peu partout.

Roberto, sur la banquette avant, s'était lancé avec Emilio dans une discussion assez vive, presque exclusivement en espagnol. À quelques mots saisis au hasard, Myriam comprit qu'il était question de football. Et ça ne plaisait pas : ils parlaient en même temps sans s'écouter, levaient les bras au-dessus de leur tête et, n'eussent été les éclats de rire qui émaillaient la conversation, on aurait pu croire qu'ils se disputaient violemment.

Myriam, le front posé contre la vitre fraîche, se laissait bercer par leurs voix en regardant défilier le paysage. Une herbe rase et jaune, parsemée de déchets de toutes sortes, bordait l'autoroute. Des sacs en plastique blanc volaient au gré du vent qui les plaquait contre les rambardes rouillées. Des palmiers maigrichons



balançaient leurs palmes décharnées. Le vent était doux et le soleil pâle.

Elle avait le sentiment que ces dix journées avaient été littéralement brûlées à une vitesse folle. Dix petites journées menées à un rythme d'enfer et dont il ne restait plus que quelques heures. Malgré ses tentatives, il lui avait été impossible de parler à sa mère. Les premiers temps, son inquiétude était si intense qu'elle se sentait incapable d'attendre dix jours pour la revoir. La revoir et savoir. Et maintenant qu'elle n'avait plus qu'à traverser l'Atlantique pour la retrouver, ce retour l'emplissait de tristesse. Elle avait peur de ce qui l'attendait, et cette peur ne laissait de place à rien d'autre.

Elle admirait l'insouciance de Roberto qui continuait à babiller avec Emilio. Dès le début du voyage, il était clair qu'Emilio avait une préférence pour le plus jeune d'entre eux. Peut-être parce qu'il était le seul à parler espagnol de façon correcte, peut-être parce que, justement, il était le plus jeune et que tout en lui respirait encore l'enfance. Ou, tout simplement, parce que personne ne pouvait résister à son innocente bonne humeur.

La voiture s'était de nouveau arrêtée. Un bouchon.

– Un accident ? demanda David.

– Un barrage, plutôt ! déclara Emilio en se retournant. Pas d'autre route. *Bastardo !*

Et si l'avion partait sans eux ? Myriam essaya d'imaginer ce qui se passerait mais elle n'y parvint pas. Elle

repensa à la phrase que sa mère lui avait glissée dans l'oreille avant son départ : "Quand tu reviendras, tout sera réglé, tu peux partir tranquille." Ces mots l'avaient apaisée et encouragée à s'éloigner. Après tout, ce voyage comptait à ses yeux, et elle avait bien le droit d'y participer sans se sentir coupable. Elle ferma les paupières. Sa gorge se serra. Rien n'était réglé, et elle le savait déjà.

La voie était enfin dégagée, la circulation avait repris et le barrage était en vue. Sacs de sable. Une barrière amovible. Des rouleaux de barbelés. Sur le sol une chaîne de pointes impossibles à éviter. Cette spectaculaire débauche de menaces avait quelque chose de cinématographique. Des soldats très jeunes, seulement un ou deux ans de plus qu'eux, montaient la garde en treillis et gilet pare-balles. Aucun ne souriait. L'alliance de la jeunesse et des armes lourdes donnait l'impression qu'il pouvait se passer n'importe quoi.

Il fallut arrêter le moteur. Emilio sortit du véhicule. Son uniforme suscita là encore, comme les jours précédents, un mélange de respect et de méfiance.

À travers les vitres, les cinq voyageurs le regardaient qui tentait de parlementer avec un des jeunes soldats. Ce dernier, dubitatif, jetait vers la Chevrolet un regard soupçonneux. Il refusa de se laisser amadouer et désigna le coffre du bout de sa mitrailleuse.

C'était terrible de se sentir à la merci de leurs caprices.

– Qu'est-ce qu'il veut encore, ce connard ? grogna Gillian.

Il fallut ouvrir les boîtes des instruments, les trousseaux de toilette, expliquer les choses, montrer les invitations du ministère de la Culture. Les jeunes Français avaient déjà pu remarquer que la présence des instruments de musique, au lieu d'amadouer les soldats, avait plutôt tendance à renforcer leur méfiance et à les rendre encore plus tatillons.

– Ils ont pas loin de notre âge et ils nous voient comme des Européens gâtés, murmura David, alors ça les braque encore plus.

– C'est pas faux, ajouta Rachel, c'est ce qu'on est.

– Tous les Européens sont gâtés et chanceux, dit Gillian, mais certains le sont quand même plus que d'autres.

Sa voix était chargée d'agressivité. Roberto ne tenait pas en place.

– N'empêche, lâcha-t-il, c'est pas une raison pour profiter de leur petit pouvoir.

Il se retourna vers Rachel :

– Hein, chérie !

Puis il éclata de rire.

L'uniforme d'Emilio, associé à son tact et à quelques discrets petits billets, avait permis jusqu'alors de détendre les choses, mais ce matin, sur cette autoroute grise, ça ne suffisait pas. Les jeunes hommes en

faction avaient visiblement l'intention de leur chercher des poux dans la tête. Et ils savaient faire. Ils entreprirent de téléphoner au ministère de la Culture, qui avait organisé l'échange avec les Français.

– On est tombés sur des teigneux ! constata Roberto.

– Putain, s'ils nous font rater l'avion, grogna Gillian.

– J'adorerais ! dit Roberto. Y a un match de foot ce soir entre San Domingo et Mantalia, l'équipe préférée d'Emilio. Si on y allait ?

Gillian haussa les épaules.

– Et t'irais pieds nus, abruti ?

– Ça va, dit Roberto, je plaisantais. C'est qu'il mordrait !

Quelques secondes d'un silence tendu suivirent cet échange.

– Bonjour l'ambiance ! ricana Rachel.

Elle tapota la nuque de Roberto en signe d'amitié. Les lèvres de Gillian se déformèrent en un rictus méprisant.

– Arrêtez un peu de vous bouffer le nez, dit David, on va repartir, c'est bon. Regardez, Emilio revient.

Celui-ci remit le contact mais, au moment où il allait démarrer, le jeune soldat revint vers la voiture et posa son pied sur le pare-chocs avant. Un geste qui interdisait tout mouvement.

– Pourquoi il me regarde comme ça ? s'interrogea Roberto.

– Peut-être que tu lui plais, dit Rachel.

– Sans doute ta cravate, proposa Myriam.

Le jeune militaire contourna la Chevrolet et fit signe à Roberto d'ouvrir la vitre.

– C'est ton amulette, murmura Rachel, en pouffant de rire. Chouette porte-bonheur !

En effet, le bijou attirait l'attention du jeune homme dont le visage s'encadra dans la fenêtre avant. De près, son visage semblait encore plus juvénile. Un simple duvet ornait sa lèvre supérieure et son front était constellé d'acné.

Roberto ôta le cordon de cuir passé autour de son cou et le tendit au soldat qui se dirigea vers le poste de contrôle.

– Il va quand même pas me la piquer ! Mon amulette magique !

– Ils craignent le trafic des bijoux artisanaux, dit Emilio.

– Ça va prendre longtemps ? demanda Rachel.

– Sais pas. Il va peut-être demander un... dédommagement... Ou carrément le confisquer... Ou faire payer une taxe.

– Décidément, lâcha Gillian, t'en manques pas une. Tu pouvais pas la planquer, ta babiole d'enfant gâté ?

– Comment est-ce que je pouvais savoir ? Pourquoi tu...

Roberto avait les larmes aux yeux et son menton tremblait. Sa gorge se serrait. Il ne termina pas sa

phrase, fixa son regard sur la route, toute vide devant lui.

Finalement, le militaire réapparut et, par la vitre ouverte, lança dédaigneusement l'amulette qui tomba sur les genoux de Roberto. Puis le canon de son arme intima l'ordre d'avancer.

L'immense Américaine repartit. Restait à espérer que d'autres barrages du même style ne les arrêtent pas à nouveau avant l'aéroport.

\*

L'autoroute traversait à présent un paysage désolé, sec et aride, sur lequel s'élevaient de rares baraquements de tôle, de planches, de bidons. Quelques chèvres improbables broutaient les broussailles poussiéreuses. Emilio pointa son index vers une pancarte.

*Aeropuerto 30 km.*

Myriam, les yeux fermés, se laissait bercer par les suspensions de la Chevrolet. Elle se demandait comment Roberto pouvait être animé d'une telle joie de vivre sans avoir connu sa mère. Il n'en parlait jamais mais il donnait l'impression de bien s'en sortir ; elle n'avait jamais osé l'interroger. Pourtant elle aurait bien aimé savoir. Il parlait sans arrêt de son père, il y était visiblement très attaché, d'une façon qui lui semblait naïve et enfantine. Avec lui, peut-être qu'elle aurait

pu devenir amie. Mais les choses ne s'étaient pas faites et, maintenant, c'était trop tard. Elle se demanda si, deux ans avant, avant tout ça, elle était comme lui joyeuse et insouciante, pleine de vie et d'idées, si ces deux années avaient suffi pour la remplir de découragement. Elle ne savait plus trop ce qu'elle avait attendu de ce voyage. Oublier peut-être, tout simplement.

L'aéroport se profila à l'horizon. Les constructions de verre et de béton miroitaient au soleil. On distinguait déjà la tour de contrôle, tout en verre bleuté, ainsi que de petits avions qui s'élevaient rapidement dans le ciel clair comme des fléchettes lancées vers le soleil. Emilio ne décrochait plus un mot. Son visage était sombre.

– On arrive, dit Rachel, ça fait bizarre de partir. Hein, Emilio, tu trouves pas ?

Le militaire laissa échapper un grognement gêné. Il échangea un regard furtif avec la jeune fille, puis un demi-sourire. Leur guide n'en menait pas large et devait être du genre à détester les adieux. Sous son uniforme, sous sa jovialité contagieuse se cachait peut-être quelqu'un de tendre et mélancolique.

– On la regrettera, ta Chevrolet Bel Air, murmura Rachel.

Le véhicule se gara le long de l'unique terminal, juste derrière une Cadillac rose tout aussi plate et

longue. L'aéroport était minuscule pour une capitale, et les voitures particulières fort rares.

Emilio coupa le contact. La Chevrolet se dandina sur ses amortisseurs puis poussa un soupir. Un nuage de fumée noire s'échappa du capot.

– Les enfants, dit Emilio, le plus dur reste à faire : je crois qu'il va falloir nous séparer...



Les jeunes Français ne savaient, à vrai dire, pas grand-chose d'Emilio. Portant l'uniforme, il faisait partie de l'armée du San Puerto ; mais, d'une gentillesse à toute épreuve, volubile, toujours de bonne humeur et prévenant du matin au soir, il ne correspondait en rien à l'image que les musiciens se faisaient des militaires. *A fortiori* des militaires sud-américains.

Ils avaient fini par se dire que cette mission d'accompagnement le changeait de ses activités habituelles et que cela suffisait à expliquer sa jovialité. Vers le milieu du séjour, il leur avait montré la photo de ses cinq enfants. Âgés de quatre à dix ans, ils se tenaient autour d'une table, les plus petits avec la figure barbouillée de chocolat ou de confiture. L'aînée, une fillette, ressemblait déjà à une petite demoiselle. C'était à peu près tout ce qu'Emilio avait laissé filtrer de sa vie. Le plus important.

Il était difficile de savoir ce qu'Emilio pensait de la situation au San Puerto, et du régime en place. Sans doute ne pouvait-il pas s'exprimer à cœur ouvert. Pour expliquer les embûches qui se multipliaient sur leur parcours, Emilio, un soir, leur avait rapidement retracé l'histoire récente du San Puerto, de la façon la plus objective possible et sans jamais réellement prendre parti. Un peu comme s'il récitait les pages d'un manuel apprises par cœur. Une histoire tristement ordinaire dans la région. Une histoire qui ressemblait à celle d'autres États d'Amérique latine.

Juste avant la chute du mur de Berlin, les Américains avaient compris qu'ils devaient quitter le pays avant d'en être violemment chassés par un mouvement populaire, orchestré de main de maître par le leader incontesté Stefano Batista.

Ils laissaient derrière eux un pays ravagé par la misère, la corruption, l'illettrisme, et dont les matières premières, le bois, l'or, les diamants et le pétrole, avaient été méthodiquement pillées pendant des années. Espérance de vie des plus pauvres : trente-sept ans. Espérance de vie des plus riches : quatre-vingt-cinq ans.

Batista occupa le vide laissé par les Américains, promit monts et merveilles à son peuple. Avocat cultivé, avec du sang indien dans les veines, il avait tout pour plaire et rassembler la nation. À la grande surprise de ses admirateurs et partisans, il fit bâtir un grand nombre

de prisons dans lesquelles furent enfermés ceux qui avaient cru en lui. Et beaucoup d'autres.

À sa mort, son neveu Fabrizio Mendès prit sa succession. Il promit à son tour des élections, des hôpitaux, des écoles, mais le temps était déjà lointain où les mots *promesse* et *respect* avaient un sens. Ceux pour qui le mot *espoir* signifiait encore quelque chose se réfugièrent en Argentine, en Bolivie, au Brésil, fuyant un pays où tout le monde se méfiait de tout le monde, où pour une bicoque on dénonçait son voisin.

À défaut de gagner les faveurs de son peuple, Mendès entreprit de gagner celles du monde entier. Après tout, cela faisait beaucoup plus de monde. Le San Puerto s'ouvrit. Des circuits touristiques furent tracés, des hôtels de luxe édifiés, on bétonna les côtes, on eut besoin de maçons, de serveurs, d'animateurs. Des touristes européens et américains débarquèrent par hordes entières, des entreprises internationales y établirent leur siège, profitant de conditions fiscales particulièrement intéressantes. On encouragea également de nombreux programmes d'échanges culturels avec l'Europe, comme celui auquel avaient participé nos cinq musiciens.

Quelques années avaient suffi pour faire du San Puerto un immense parc d'attractions pour la planète. Mendès prouvait ainsi qu'il connaissait bien mal son peuple. Car si un sentiment continuait à unir

les citoyens du San Puerto, ceux des villes, ceux des plaines, ceux des campagnes et des montagnes, c'était bien la rancœur contre les "Américains" du monde entier. Personne n'avait oublié les populations entières déplacées, les villages rasés, les paysans dépossédés de leurs terres, les arbres des forêts arrachés comme des radis.

Quelque chose grondait, mais personne ne savait exactement quoi, un vent mauvais, et c'est dans cette atmosphère irrespirable que les jeunes avaient pu mesurer à quel point le pays était sous tension.

\*

David repensait à toute cette histoire en regardant Emilio sortir les instruments et les valises du coffre de la Chevrolet. Il mettait un point d'honneur à porter les bagages de ses protégés.

– Je m'occupe de tout !

Combien de fois l'avait-on entendu prononcer ces mots ? Quel drôle de bonhomme ! pensa David en se dirigeant avec les autres en direction de l'aérogare. Difficile de savoir ce qu'il pensait. En tant que militaire désigné par le ministère de la Culture pour les accompagner, et sans doute les surveiller, Emilio devait être bien vu par les autorités. Mais il lui était parfois arrivé de laisser filtrer sa rancœur et sa déception :

– Les riches toujours plus riches, et les pauvres toujours plus pauvres ! Telle est notre devise, au San Puerto. En attendant, occupons-nous du mieux possible de nos enfants !

Le terminal était presque désert et, avec ses murs de béton brut, semblait à peine achevé. Des grappes d’hommes en armes circulaient en promenant un regard indifférent sur les quelques voyageurs. Mais le groupe des cinq Français, au milieu de leurs valises et de leurs instruments de musique, leur tirait parfois un sourire de sympathie.

– On va à l’enregistrement tout de suite ? demanda Myriam.

– Ça sert à rien, répondit Gillian. Faut d’abord obtenir notre visa de sortie.

– Laissons Emilio régler les choses, dit David.

– Je sens qu’il va en avoir pour un bon moment, grommela Rachel.

Roberto s’assit sur la tranche de sa valise.

– Vous trouvez pas qu’il était un peu... bizarre, Emilio ?

– Pourquoi tu dis ça ? demanda Myriam.

– J’en sais rien, je l’ai trouvé nerveux. Pas comme d’habitude.

– Tu m’étonnes, intervint Gillian, t’as vu l’ambiance ? On se croirait en pleine guerre. Ils doivent craindre un truc.

Son ton sec répandit le malaise habituel. Ils jouaient ensemble depuis des semaines mais les compagnons de Gillian n'avaient jamais réussi à s'habituer à ses revirements d'humeur, à ses manières soudain cassantes. Il y avait alors quelque chose de dur dans sa voix et dans son regard, comme si un infime détail l'avait froissé. Pour une raison obscure, c'est Roberto qui semblait souvent aimer cette animosité. D'ailleurs, Gillian continua en ricanant :

– Et toi, t'es pas bizarre peut-être, avec tes chaussettes, en plein hiver ?

Le jeune garçon, embarrassé, haussa les épaules. Face à Gillian, il perdait ses moyens.

– Qu'est-ce que ça peut te faire ? intervint David. Il a donné ses grolles, et alors ? En quoi c'est ton problème ?

– S'il nous fait rater l'avion à cause de ça, ça devient un peu mon problème. Déjà tout à l'heure avec sa dent à la con, là.

David éclata de rire. Le visage de Gillian devint encore plus pâle que d'habitude. Ses poings se serrèrent instinctivement. Ses mâchoires roulaient sous sa peau. Il passa sa main dans ses cheveux.

– Il faudra un jour que tu nous dises ce que Roberto t'a fait, déclara David. Pas seulement Roberto, d'ailleurs, nous tous. Et puis en fait non, te fatigues pas, je sais ce que t'as contre nous.

Gillian esquissa ce sourire ironique qui lui servait souvent de réponse. Sa lèvre remontait sur le côté gauche et se tordait en un rictus ambigu.

– Laisse tomber, murmura Gillian. De toute façon, c'est bientôt fini. Dans quelques heures, chacun chez soi. Bye-bye, la compagnie ! Vous d'un côté, et moi de l'autre. Le périphérique entre nous.

Il fit quelques pas en arrière, puis tourna le dos à ses camarades.

– T'inquiète, dit Rachel en passant son bras autour du cou de Roberto, il est un peu con, Gillian, des fois.

– Oui, soupira Roberto. On dirait un rouleau de barbelés. Enfin, j'ai une belle amulette, c'est le principal.

Ses yeux pétillaient à nouveau. Rachel lui ébouriffa les cheveux.

– Et une belle cravate ! Ce que j'aime, chez toi, c'est que t'es jamais ni triste ni sérieux longtemps.

Soudain, le visage de la jeune fille se figea.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Roberto.

– Non rien, rien, juste un truc, un truc que j'avais oublié... C'est rien.

Elle passa sa main devant son visage comme pour chasser la pensée qui l'avait troublée.

David s'assit à côté d'eux, sur sa propre valise. Les formalités s'éternisaient, là-bas Emilio avait changé de comptoir et se débattait au milieu d'un océan de paperasses qui s'envolaient.

– Heureusement que tout ça se termine, grommela David, je crois que j’aurais fini par lui casser la gueule !

– Ou l’inverse ! déclara Myriam en ricanant.

David haussa les épaules.

– Peut-être. Vous l’avez entendu, “Vous d’un côté et moi de l’autre”... Il a vraiment un problème avec ça... Qu’est-ce qu’on y peut, nous, à sa vie ? Je sais pas ce qu’il s’imagine... Qu’on nage dans le fric ? “Le périphérique entre nous”, merde, ça veut rien dire !

– C’est vrai que ça veut rien dire, lança Roberto, moi aussi j’habite de l’autre côté du périph !

Rachel éclata de rire.

– Tu parles ! dit Rachel, tu habites au Vésinet, mon chéri !

– Oui, bon, ça va. C’est la banlieue quand même.

– En même temps, dit Rachel, c’est un peu vrai... Il a raison d’une certaine façon, tout est facile pour nous. Et pour lui, c’est pas la même chose. Ça n’a jamais été la même chose.

– Tu vas quand même pas te mettre de son côté, marmonna Roberto.

– Je me mets du côté de personne, Roberto, moi aussi je le trouve dur, injuste... Je veux juste dire qu’il n’a pas la même vie que nous et que...

– T’as raison, intervint David, pour lui on est des fils à papa, des gosses de riches. On se réduit à ça. Qu’est-ce qu’il veut ? Qu’on s’excuse ? Ah, ça y est... Voilà Emilio...



En effet le militaire en avait terminé. Il les entraîna vers un comptoir pour signer des dizaines de feuillets.

– Normalement, dit-il, faudrait les lire de bout en bout. Mais franchement c'est pas la peine.

– Moi, je peux même signer avec mes pieds ! rétorqua Roberto en levant une jambe.

Emilio fit signe à Gillian qui se joignit au groupe. Son visage ne portait plus aucune trace de nervosité. De nouveau, il était avec eux. Rachel ne put s'empêcher de l'observer pendant quelques secondes, tandis qu'il signait les papiers à son tour. Son visage était anguleux. Ses mâchoires, son menton et ses pommettes, d'une étonnante régularité, saillaient sous la peau livide. Une peau de fille, presque. Ses cheveux noirs, très drus, poussaient droit sur sa tête. Rachel trouvait qu'il n'y avait aucune douceur sur ce visage, aucune indulgence. C'était une beauté âpre, violente et vénéneuse, qui éloignait.

Qui l'avait éloignée, elle.

– Bon, suite du parcours, déclara Emilio. L'enregistrement, c'est là-bas.

– Et ensuite, c'est bon ? demanda David. Comme sur des roulettes ?

Emilio fit une moue dubitative et désigna les écrans qui annonçaient les vols.

– Pas si vite ! Pas de roulettes au San Puerto. Un article qui n'existe pas. J'ai pas vu votre vol sur les écrans.

– Et c'est... mauvais signe ? demanda Myriam.

– Ni bon ni mauvais, dit Emilio.

Et il leur expliqua que les avions légers survolant la cordillère étaient soumis à une réglementation particulière et pouvaient être annulés jusqu'à la dernière minute. Le climat dans les régions andines change en effet très vite, et le risque d'orage violent ou de tempête au-dessus des montagnes est particulièrement élevé. Et tout particulièrement en cette fin d'hiver austral.

– Le chaud, le froid, expliqua Emilio, tout ça se colle ensemble et bam ! C'est pour ça qu'on attend le tout dernier bulletin météo. Parfois, certains avions sont même déroutés en plein vol... Il y a un comptoir spécialisé pour ça. Je vais me renseigner. Pendant ce temps-là, vous, vous allez à l'enregistrement... Roberto, tu viens avec moi ?

– D'accord, j'en profiterai pour essayer d'appeler mon père.

Les autres échangèrent un regard amusé. La météo avait bon dos. Emilio voulait sans doute dire un au revoir particulièrement affectueux au petit Roberto.

Rachel ferma son carnet à dessin et le rangea dans son sac.

– Cette fois, murmura-t-elle, c’est fini.

Les cinq Français étaient assis dans la zone d'embarquement. Moquette au sol, musique jazzy, kiosque à journaux, l'espace ressemblait aux autres salles d'embarquement du monde entier : Londres, Roissy, New York. Ils n'avaient plus avec eux que le strict minimum, un simple sac à dos ou un bagage à main. Tout le reste avait été envoyé dans la soute, même les téléphones portables interdits en cabine. Seule Myriam avait été autorisée à garder avec elle son précieux violon, sans doute suite à une âpre négociation d'Emilio.

Aucune tempête, aucun orage n'était prévu. Le vol SP-1854 était enfin annoncé.

- À l’heure, en plus ! dit Myriam.
- Attendez, lança David, je suis certain que même là-haut il y a des barrages.
- Regardez, là-bas, s’écria Roberto, j’en étais certain : un Douglas DC-3.
- Il jubilait.
- *Quesaco ?* demanda Rachel.
- L’avion qu’on va prendre, expliqua Roberto. Un vieux bimoteur américain. Une antiquité increvable. Certains sont encore en service, surtout au Canada, en Amérique du Sud et en Asie. En Europe et aux USA on en voit surtout dans les musées ou dans les collections privées. Un vrai trésor.
- Et ceux qui restent, demanda David, ils... volent bien ?
- T’inquiète, les Américains en ont laissé un peu partout, les modèles récupérés ont été modernisés et équipés. Un vrai chalutier du ciel qui peut affronter n’importe quelle tempête. Pourquoi ? T’as la trouille ?
- Ben... un peu, avoua David. Déjà dans le Boeing de l’aller, j’étais pas à la fête, mais là, dans ce fer à repasser préhistorique...
- Un peu de respect, s’il te plaît ! s’insurgea Roberto. C’est un zinc qui a fait ses preuves. Dis-toi plutôt que tu as de la chance de voler dans un DC-3. Et puis tu sais, tu as plus de risque...

– Oui, je sais, le coupa David, plus de risque de mourir en allant à la fac qu’en allant au bout du monde en avion. N’empêche que j’ai pas peur en allant à la fac, et que là, tu vois...

Roberto éclata de rire.

– Évidemment, reprit David, toi avec ton père...

L’aviation n’avait en effet aucun secret pour Roberto. Il avait dans ce domaine, grâce à son pilote de père, acquis une connaissance encyclopédique. Il savait tout de chaque vaisseau conçu par les principaux constructeurs du monde entier. Il avait même un jour pris les commandes du petit Cesna de son père.

– Tiens, ça me fait penser, je vais essayer de l’appeler. En bas ça ne marchait pas...

Il glissa quelques pièces dans un de ces appareils que l’on voyait partout au San Puerto, où les téléphones mobiles étaient encore rarissimes. Difficile de savoir si ces appareils d’un autre âge avaient jamais été capables de fournir la moindre conversation, en tout cas chaque fois que les jeunes Français avaient tenté de s’en servir, ils avaient fait chou blanc.

Roberto composa un numéro interminable, tout en faisant tourner dans sa poche la minuscule clé USB qu’Emilio lui avait confiée quelques minutes plus tôt, devant le comptoir météo. Pourquoi à lui ? Sans doute une marque de confiance. Il lui avait fait comprendre

à demi-mot qu'il préférait que les autres ne sachent rien de cette clé USB.

– À Buenos Aires, un employé de la douane te la confisquera. Tu ne devras pas te rebeller. Je le connais. C'est un cousin.

Roberto avait froncé les sourcils et Emilio s'était empressé de le rassurer :

– Des photos, des petits films, des petites choses pour ma famille installée en Argentine. Si je l'envoie par courrier, on va me la carotter, ou bien elle n'arrivera jamais. Tu veux vérifier ? On trouve un ordi quelque part et je te montre.

Cette mission et cette marque de confiance faisaient plutôt plaisir au garçon. Quoi de plus naturel que de lui rendre ce service ?

Toujours rien. Roberto regarda ses pieds. Il haussa les épaules. Il allait avoir l'air malin, à Paris ! Finalement, Gillian n'avait pas tort. Des fois, il perdait un peu la tête. Il raccrocha, attendit sa pièce mais le vieil appareil refusa de la lui rendre.

– Pour le personnel du San Puerto ! murmura Roberto.

Il s'approcha des baies vitrées. L'odeur de kérosène brûlé, cette odeur si caractéristique qui flotte sur tous les aéroports du monde, lui fit battre le cœur. L'uniforme et la casquette de son père en étaient imprégnés, parfois. De l'autre côté de la vitre, à quelques

dizaines de mètres à peine, une petite cour s'affairait autour du DC-3. C'était un engin trapu, ramassé sur lui-même, muni d'ailes larges et courtes. Tout dans cet appareil donnait l'impression d'avoir été étudié pour offrir le moins de résistance possible aux bourrasques et tempêtes d'altitude. Dressé sur ses deux trains d'atterrissage courts et massifs, l'appareil ressemblait à un orgueilleux insecte qui semblait attendre qu'on ait fini de le parer pour prendre son envol. Un large tuyau qui s'enfonçait dans le fuselage, sous les ailes, remplissait les réservoirs, pendant qu'un tapis roulant chargeait les bagages à l'arrière de la carlingue.

Un homme en uniforme, certainement le pilote, inspectait le fuselage. Son père devait faire la même vérification rituelle. Et quelles que soient les innovations qui verraient le jour quand lui, Roberto, deviendrait pilote à son tour, il ferait la même chose. Depuis la naissance de l'aviation, cette inspection restait incontournable et, dans cent ans, ce serait pareil. Le vol commençait là, quel que soit le pilote, quel que soit l'appareil, dans ce contact simple et sensuel, d'amour presque, avec l'appareil.

Au tournant du xx<sup>e</sup> siècle, quand les hommes s'étaient mis en tête de défier la pesanteur, tout avait commencé par là, par cette relation charnelle entre l'homme de chair et de sang et la machine faite de métal, de bois et de toile. Et depuis, rien n'avait tellement changé.

Roberto chercha ses compagnons des yeux.

Le groupe s'était disloqué aux quatre coins de la salle d'embarquement. Rachel et Myriam s'amusaient à consulter des magazines de mode du San Puerto. Gillian avait les yeux plantés dans le livre de mathématiques qu'il lisait le soir avant de s'endormir. David, lui, rêvassait.

Désœuvré, Roberto se dirigea vers les hôtesse de l'air qui attendaient de faire l'appel en discutant mollement entre elles. Dès qu'elles le virent, elles l'accueillirent avec un grand sourire. Quelques secondes plus tard, elles éclataient de rire, sans retenue, comme on le fait avec un bon copain que l'on connaît depuis toujours.

Que peut-il bien leur raconter ? se demandait David en le regardant, amusé. Cette chaleur communicative de Roberto l'intriguait. Comment faisait-il pour attirer ainsi une confiance et une sympathie immédiates ? David avait pu s'en rendre compte à de multiples reprises : dès que Roberto apparaissait, les barrières tombaient, la glace fondait. Est-ce que ça venait de son visage un peu étrange ? de son air encore poupin ? de sa voix douce un peu atone ? ou encore de sa gentillesse sans limite, absolument désarmante dès le premier contact ?

Son regard se perdit sur le tarmac, se troubla. Des larmes lui vinrent aux yeux. Son front se posa sur la